L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE — FAITS ET PAYS — SCIENCES ARTS

Journal Français Quotidien. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 26 NOVEMBRE 1904 Fondé le 1er Septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans, as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

Sauce Brune. MATIÈRES:—Deux cuillérées de beurre, deux cuillérées de farine, une pinte de jus ou d'eau bouillante, sel et poivre au goût.

Lea & Perrins' Sauce

THE ORIGINAL WORCESTERSHIRE

Assaisonnement:—Avant d'envoyer sur la table ajoutez deux cuillérées à soupe de SAUCE LEA & PERRIN que vous brasserez bien. Celle-ci donnera une saveur que l'épicurien déclarera sûrement parfaite.

JOHN DUNCAN'S SONS, Agents, NEW YORK.

Dans les Tirés du Champ-de-Mars.

Une chasse en plein Paris

Par deux rédacteurs du "Matin".

Si je n'avais pas fait encore l'ouverture de la chasse, c'est, tout simplement, que je n'avais point de terrain de chasse. Il ne me souriait point de prendre un billet pour La Plaine Saint Denis avec arrêt aux Halles centrales. Je voulais, poil ou plume, du bon gibier bien vivant. Je voulais faire parler la poudre. Je voulais des carnassières rebondies, je voulais des gibelottes, des civets, des fricassées, que m'aurait obtenus ma seule valeur, et qui ne fussent point dues à l'industrie mesquine d'un braconnier sans courage.

Or, j'ai trouvé hier tout ce qu'il me fallait. J'ai trouvé un terrain de chasse merveilleusement giboyeux, et je l'ai trouvé à ma porte, si je puis dire, et dans Paris même. J'y ai fait hier mes débuts. Ils furent remarqués, j'ose le crier. Ils furent éclatants et notoires. C'est au point que les journaux eux-mêmes les ont célébrés. On m'a appelé un Nemrod. On a même ajouté: un Nemrod bien mis, et ce m'a été fort sensible.

Mon terrain de chasse, c'est, tout simplement, le Champ-de-Mars.

L'administration bienveillante a mis tout autour des palissades, voici trois ans. Elle a mis des palissades que nul n'a franchies. Les herbes ont poussé si haut et si dru qu'un homme peut s'y cacher aisément. Des arbres vigoureux ont étendu leurs rameaux qu'aucune main municipale n'est venue émonder. Et, petit à petit, la gent lapine s'est multipliée dans ce sûr enclos. Des vols de perdrix s'y abattent. C'est délicieux. Le vaste terrain, tout raviné, a tout juste l'air qu'il faut, un bon petit air sauvage et agreste, tel que l'aime le Nemrod que je suis.

Nous nous y sommes introduits, le matin, avant l'aube, un rédacteur du "Matin" et moi. Vous savez déjà que nous étions bien mis. Des cartouchières pleines nous faisaient une redoutable ceinture. Un bon fusil était à notre épaule. Quand parurent les premiers feux du soleil, nous nous mîmes en campagne, marchant à grands pas, ainsi qu'il sied. Brutus nous suivait. Brutus! Ainsi s'appelait notre chien, petit mais courageux, qui, tout de suite, leva un lapin.

Ah! le pauvre, ah! le joli petit lapin! Comme il fuyait gentiment, ses oreilles dressées, et son poil misérable hérissé de terreur! Je n'eus pourtant pas de pitié. Je le tuai. Je le tuai. Et, comme mon compagnon en abattait un autre, ce fut le carnage qui commença.

L'écho répercutait les détonations de nos armes. Ce fut une pétarade effroyable. Je tirais à droite, à gauche, vers la tour Eiffel et vers la galerie des Machines. Je tirais, je canardais, je mitraillais sans répit ni miséricorde. Des gens, là-bas, derrière les palissades, me considéraient avec une stupéfaction terrifiée. Mais j'avais bien le temps de les voir! Les lapins déboulaient de leurs terriers, les lapins innombrables que ma sagacité avait devinés dans cet enclos sauvage. Ils déboulaient, et je tirais, ah! comme je tirais! Brutus, le nez en l'air, aboyait héroïquement.

Huit lapins tombèrent sous nos coups. Huit. Et nous tuâmes aussi, dans notre ardeur carnassière, quatre perdrix et deux faisans, tombés du ciel comme par miracle.

Non en aurions tué bien d'autres si à l'autre bout du Champ-de-Mars l'agent 286 n'avait surgi. L'agent 286 nous montra un visage décomposé. Il faisait des gestes véhéments, et, de loin, nous objurguait, avec de grands cris.

Il s'approcha, et nous entendîmes alors distinctement ses paroles, que l'indignation entrecoupait:

"—Arrêtez!....Arrêtez!.... Êtes-vous fous!....Où croyez-vous être, voyons!....On ne chasse pas ici, sacrédié!....Ah! ceci vous mènera loin...."

Il nous somma de le suivre. Nous obtempérâmes. Trois autres agents l'attendaient à la porte. Une foule matinale emboîta le pas à notre cortège.

Objets d'exécration et d'opprobre, nous fûmes, par les avenues tout embaûmées d'une brume légère, menés au commissariat. Les boutiquiers, accourus sur le pas de leur porte, nous montraient des visages effarés. Le trajet fut long. Enfin, nous arrivâmes rue Amélie et la porte du poste se referma sur nous.

On nous prit nos cartouches et nos fusils. On nous prit, hélas! notre beau gibier, encore palpitant. On nous fouilla, on nous prit nos bretelles, nos mouchoirs, nos cravates, notre argent, nos allumettes, nos montres, et jusqu'à un bout de ficelle qui pendait au collier de Brutus. Et, Et, quand nous nous trouvâmes ainsi démunis, avec nos pantalons qui tombaient, piteux, lamentables, le col nu comme des condamnés, un gros brigadier, qui ressemblait à feu Crispin, nous dit:

"—Et maintenant, vous allez me dire si vous êtes fous!

"—Monsieur, dis-je avec douceur, pourquoi cette question injurieuse! Je me suis avisé que le Champ-de-Mars est peuplé d'un gibier succulent. Le Champ-de-Mars n'est il pas, comme à vous, à moi? Partageons les lapins, si vous voulez, et rendez-moi à un passe-temps que j'apprécie extrêmement."

Mais le brigadier me répondit qu'il ne se laissait pas corrompre. Depuis quinze ans qu'il faisait le tour du Champ-de-Mars, il n'avait jamais vu, affirma-t-il, spectacle pareil à celui que je lui avais offert. Chasser sur le Champ de Mars! Visiblement, il n'en revenait point. Mais mon affaire était claire, et, du reste, quel était mon domicile?

J'objectai que cette demande était indiscrète. N'ayant point commis de délit, je m'étonnai qu'on pût faire une enquête à mon sujet. Ce qu'entendant, le brigadier nous fourra incontinent au "violon", lequel est une pièce malodorante, avec, dans le coin, un trou dont je ne dirai point l'usage.

Cependant, les agents étaient notre gibier sur la table. Le brigadier émit l'avis que nous n'étions pas des "chasseurs honorables". Des braconniers, soupçonnait-il, qui venaient de la banlieue. Un agent vint nous parler au judas grillagé. Il nous avertit que nous serions fort heureux si nous nous en tirions avec un mois de prison et, pour finir, nous refusa une de nos cigarettes, "attendu que les prévenus ne fument pas".

Et tout ceci m'induisit à des réflexions moroses. Je ne doutai pas une minute m'être mis dans un fort mauvais cas. Après tout, il était peut-être bon et raisonnable que des lapins vécussent en liberté dans un grand terrain vague, au centre même de Paris. J'étais triste. Aussi triste que moi était Brutus, la langue pendante et l'œil désolé.

Nous passâmes deux heures dans le "violon". Au bout de quoi il fut onze heures, et l'on nous prévint que nous allions comparaître devant M. le commissaire de police Parnet.

Dès l'entrée, celui-ci nous interpella:

"—Alors, c'est vous qui chassez dans le Champs-de-Mars?

"—Nous serions, répondis-je, mauvaise grâce à nier un fait aussi indiscutable. Ces fusils sont à nous, et aussi ces cartouches. Et c'est nous qui avons tué, en effet, ces huit lapins, ces quatre perdrix et ces deux faisans.

"Nous sommes chasseurs, monsieur, par vocation et par goût. Or, vous savez que les forêts de l'Etat nous sont interdites. On les a réservées à quelques gros seigneurs qui, pour un prix modique, ont acheté le droit d'y chasser tout seuls. Où pourrions-nous donc satisfaire notre envie de tuer, nous aussi, quelques bêtes innocentes? Ne me parlez pas, monsieur, de la Plaine-Saint-Denis. Voici bien des lustres que le moindre gibier ne s'y est aventuré.

"—Je n'ai pas le temps, interrompit le commissaire, d'écouter vos raisonnements. Vous avez contrevenu à une loi et aussi à une ordonnance. Quel est votre nom?"

Je répondis sur un ton amère:

"—Si j'ai contrevenu à une loi, vous n'aurez pas besoin, pour me mettre en prison, de connaître mon nom. La preuve en est que je gémis depuis trois heures, détenu anonyme, dans la geôle du rez-de-chaussée. Il n'y sent point la bergamote. Mais je suis résigné. Je ne me plains pas. Laissez-moi poursuivre ce qu'il vous plaît d'appeler mes raisonnements.

"L'Etat, ayant enlevé aux pauvres hères de ma sorte le droit de chasser dans ses forêts, a bien voulu, avec une ingénuité louable, nous donner un terrain de chasse qui nous fût spécial: c'est le Champ-de-Mars. Si telle n'avait pas été son intention, nul doute qu'il n'eût édifié en ces lieux quelques constructions utiles ou qu'il n'y eût dessiné des parterres harmonieux. S'il laisse le Champ-de-Mars ainsi raviné, mamelonné, creusé, tourmenté, s'il consent à y laisser pousser des herbes folles et des buissons, ce ne peut être que pour y acclimater du gibier. Souffrez donc, monsieur, que je profite d'une bienveillance qui sera sans doute éphémère. Car je crains que l'Etat, un de ces jours, ne loue cette dernière chasse publique à quelque financier d'importance."

Sur quoi, M. le commissaire de police Parnet nous fit ramener au "violon".

Nous en sommes sortis fort tard dans la nuit, ayant reçu l'aimable avertissement de poursuites ultérieures. On a gardé nos fusils et nos cartouches. On a distribué nos huit lapins, nos quatre perdrix et nos deux faisans aux vieillards d'un hôpital proche. Mais ceci n'a pas d'importance. D'abord, j'aurai eu la joie de protester à coups de fusil contre l'administration qui enlève le Champ de Mars aux chasseurs. Ensuite, il est désormais entendu que je suis un Nemrod, et un Nemrod bien mis. Élégance et bravoure, vous êtes miennes!

RENÉ BURES.

Mort en mer.

New York, 25 novembre—Un marconigramme parvenu cet après-midi à New York, annonce la mort, à bord de "La Savoie", de Jimmy Michael, le célèbre bicycliste.

EN MANDCHOURIE.

Du quartier général de l'armée d'Oku, le 23 novembre via Fusan, 25 novembre—Les Russes montrent quelque activité sur le front de l'armée du général Oku.

A l'aube, ce matin, des détachements de cosaques ont attaqué les divisions de gauche et du centre. Le centre repoussa l'attaque immédiatement. Après un rude combat l'aile gauche finit par repousser l'ennemi.

Comme résultat de ces engagements les Japonais ont occupé le village de Poutuen. Les Russes ont laissé de nombreux morts sur le champ de bataille.

—Du quartier général de l'armée de Kuroki, le 24 novembre via Fusan, 25 novembre — Les rapports mis en circulation dans divers journaux d'Extrême-Orient rapports qui ont probablement été télégraphiés à l'étranger, annonçant que le général Kouropatkine avait fait une avance générale et repoussé les japonais sur une distance de trois milles, sont dénués de fondement.

La situation n'a pas varié dans le mois de novembre, les positions occupées par les deux armées sont exactement les mêmes que celles occupées à la fin de la bataille de Shakhe.

La seule différence qui existe est que les défenses ont été fortifiées.

Les armées ennemies ont reçu de nombreux renforts et ont accumulé une grande quantité de vivres.

Les Russes font tous les jours des reconnaissances sur le front de l'armée japonaise de gauche mais il n'y a pas eu d'engagement général.

Les Japonais ne répondent pas au feu journalier de l'artillerie russe.

Les lignes avancées des deux armées ennemies sont si rapprochée, que sitôt qu'un mouchoir ou une casquette est en vue cela suffit pour entraîner à une vive fusillade de la part de l'ennemi. Il y a tous les jours quelques soldats blessés par ces feux d'infanterie.

Le siège de Port Arthur.

Tokio, 25 novembre—On rapporte à Tokio que les vapeurs japonais ont fait de grands progrès ces jours derniers et que leurs tranchées s'avancent maintenant très près des fortifications russes.

Les canons japonais montés dans ces tranchées sont activement occupés à bombarder les parapets russes et leur infligent de grands dommages.

—Du quartier général de l'armée japonaise devant Port Arthur, le 23 novembre, via Fusan, 25 novembre—Depuis la possession des forts des monts Rihiung et Keekwan les japonais ont placé de nombreuses troupes au nord de ces forts ce qui leur permettra de tenter un mouvement tournant contre les batteries de la position No 230 de la colline du Mètre, positions qu'ils ne sont pas encore parvenus à capturer.

Dénégation formelle.

St-Pétersbourg, 25 novembre—Le ministre de Suède et Norvège en Russie, dans une lettre publiée aujourd'hui dans le "Journal de St Pétersbourg", dément de la façon la plus formelle que des officiers de marine japonais aient jamais visité les ports scandinaves dans le but d'affréter des vapeurs afin de transporter des mines ou autres explosifs.

Dans le canal de Suez

Port Saïd, 25 novembre—La division de la seconde escadre russe du Pacifique, arrivée hier à Port Saïd, est entrée ce matin dans le canal de Suez.

Les représentants du gouvernement russe à Port Saïd accompagnent l'escadre à bord du navire amiral.

Les cuirassés seront remorqués dans le passage du canal.

Aucun incident ne s'est produit jusqu'ici.

Nouvelle attaque contre Port Arthur.

Washington, 25 novembre—La Presse Associée est informée, sous bonne autorité, que l'armée japonaise d'investissement a reçu l'ordre de renouveler une attaque générale aujourd'hui contre Port Arthur et de capturer les fortifications principales coûte que coûte.

L'escadre russe de Port Arthur.

St-Pétersbourg, 25 novembre—Une longue liste des décorations et promotions accordées aux officiers de l'escadre de Port Arthur, datée du 24 octobre, vient d'être publiée à St-Pétersbourg.

Cette liste donne les noms des navires de guerre russes qui à cette date se trouvaient en rade de Port Arthur.

Ces navires sont: les cuirassés Retvizan, Pobieda, Peresviet, Poltava et Sébastopol; le croiseur cuirassé Bayan; le croiseur protégé Pallada; les canonnières Vsadnik, Giliak et Bobr; le garde-côte Otvashni; les transports Amur et Angara; les contre-torpilleurs Stroini, Silni, Sinyeli, Zerdili, Rezshumi, Sorozhevoi, Boiki, Razyaschitch et Restoropny.

Signature de la Convention Russo-Anglaise.

St Pétersbourg, 25 novembre, 5 heures 52 de l'après-midi—La convention anglo-russe relative à l'incident de la Mer du Nord, a été signée cet après midi par le ministre des affaires étrangères Lamsdorff et par l'ambassadeur anglais, Sir Hardinge.

Accident de chemin de fer.

Cleveland, Ohio, 25 novembre—Un train rapide de la ligne de Pennsylvanie est entré en collision à Bedford, un faubourg de Cleveland, avec un car électrique. Le car a été partagé en deux.

De nombreux voyageurs ont été tués ou blessés.

Le car électrique transportait 20 voyageurs qui tous ont été plus ou moins grièvement blessés. Plusieurs d'entre eux ont été relevés mourants.

Des docteurs sont immédiatement partis de Cleveland pour se rendre sur les lieux de la catastrophe.

Le train marchait à 50 milles à l'heure au moment où l'accident est survenu.

Le train de voyageurs n'a pas subi de grands dommages, les voitures n'ont pas quitté les rails. Le chauffeur Perkins voulut sauter de sa locomotive au moment où la collision se produisit.

Il tomba si malheureusement qu'il eût les 2 bras et une jambe brisés dans sa chute.

Le Voyage du Président Roosevelt à l'Exposition de St-Louis.

Les précautions prises pour assurer sa sécurité.

Pittsburg, 25 novembre — Le train spécial, transportant le président et sa suite à l'Exposition de St Louis, est arrivé à Pittsburg à 10 heures 45 du matin.

Le train présidentiel est reparti 10 minutes plus tard pour St Louis, par voie de la ligne du chemin de fer Pan Handle.

Une foule nombreuse s'était rendue à la gare et à l'arrivée du train elle a fait au président un accueil des plus enthousiastes.

Quelques minutes avant le départ le président s'est avancé sur la plate-forme du dernier wagon et a prononcé un bref discours.

Le trajet entre Washington et Pittsburg a été fait à la marche moyenne de 25 milles à l'heure et dans les montagnes la vitesse du train ne dépassait pas 12 milles.

Les plus grandes précautions sont prises pour éliminer toutes chances d'accident.

Le président Roosevelt, et les membres de sa famille qui l'accompagnent, se sont retirés dans leurs wagons privés peu après le départ de Washington.

Ce matin, à leur réveil, les voyageurs en jetant un coup d'œil sur les monts Alleghany furent surpris de voir les sommets couronnés de neige.

La température s'est abaissée de plusieurs degrés pendant la nuit et ce matin le temps était triste et sombre, un véritable temps de neige.

Dans différentes gares de la Pennsylvanie la population s'était assemblée pour saluer le passage du Président, mais le train ne s'arrêta nulle part, à l'exception des gares où la locomotive devait être changée.

Le train présidentiel arrivera à Columbus à 4 heures cet après-midi, et à St-Louis à 8 heures 45 demain matin.

A la gare de Pittsburg une forte escouade de police surveillait les approches du train et seuls les employés de la compagnie pouvaient s'en approcher.

La nouvelle conférence en faveur de la Paix.

Paris, 25 novembre—Le ministre des affaires étrangères Delcassé, répondant à une question qui lui était posée aujourd'hui à la Chambre des Députés relativement à la proposition des Etats-Unis d'assembler une nouvelle conférence en faveur de la paix à La Haye, a déclaré que l'initiative prise par le Président des Etats-Unis avait été accueillie très sympathiquement et que la France la considérait d'une façon toute amicale mais qu'aucune action définitive n'avait encore été prise à cet égard.

C. LAZARD & CO., L'td.

LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE

VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures et fermé le dimanche.

604 et 606 RUE DU CANAL.

1er nov—Dim Mar Jeu Sam.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et ferme le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal, 2me District.

2 déc—dim mar jeu—

F. A. BRUNET,

IMPORTATEUR DIRECT

HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER,

313.....RUE ROYALE.....313

ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE.

La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nlle Orléans

Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de mes marchandises dont je défie toute concurrence.

Les ordres de la compagne sont sollicités

La Compagnie d'Assurances Liverpool & London & Globe.

Plus de $71,000,000 de pertes payées dans les Etats-Unis.

Pertes par incendie de Chicago en 1871.....$3 239.091 | Pertes par incendie de Boston en 1872.....$1.429,729

Bureaux dans la bâtisse de la Compagnie, coin des rues Carondelet et Common

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS

GUSTAF R. WESTFELDT, L. C. FALLON, LUCAS E. MOORE, C. M. SORIA

CLARENCE F. LOW, Secrétaire-Résident, J. G. PEPPER, Assistant-Secrétaire

THOS. H. ANDERSON, Député Assistant Secrétaire.

10avril—1an—JeuDimMar

INCORPOREE EN 1856.

Pertes payées au comptant, sans escompte, aussitôt ajustées.

SUCCURSALE DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCES DU SUN MUTUAL

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Nouveaux No 322, vieux No 68 rue Royal.

Capital.....$ 500,00 00

Actif.....1,145,924 41

Surplus net.....810,910 00

CHARLES JANVIER, Président. R. E. CRAIG, Vice-Président.

FERGUS G. LEE, Secrétaire.

CHAS D. FOUCHER, Gérant.

Pertes payées depuis l'organisation.....$4,613,500 70

8 jan.—1an